

Sylvie Fabre G.

## *Le passeur*

Si, comme le croyait Alejandra Pizarnik, la naissance est une mort, nous passons notre vie sur la terre à essayer de ressusciter. Lire, écrire, éditer sont des façons d'espérer. De rejoindre peut-être cet autre monde dans lequel nous ne connaissions pas la faille, où nous n'étions pas séparés. Chacun accomplit des passages, parfois sans même le savoir. L'ami qui m'a apporté *L'Autre Rive* un matin d'hiver pensait m'offrir une terre de dénudation. Mais c'est une maison de présence que j'ai trouvée. Cœur pris soudain en écho dans les parois d'un livre. Je le tenais dans mes mains comme un objet tardif et sûr, accueillant la blessure. Sous sa couverture blanc-ivoire, il contenait un chant d'amour et de détresse que quelqu'un avait suffisamment entendu pour qu'il ne soit pas perdu. Il nous le donnait dans son entêtement et sa vérité comme une quête à partager. La poésie demande un guetteur en vigie, ouvert à l'espace étoilé et solitaire d'où montent les voix. Un tel homme peut déchiffrer l'écriture secrète du temps. Rendant saisissable l'insaisi, il met en orbite des textes vertigineux et ignorés. J'ai cherché celui qui réalisait les lointains relais. Son nom s'inventait à Trans en ailleurs, Campagne des puits. Il devait être un sourcier de la langue, un passeur inspiré, se penchant pour aimer. Pour étancher nos soifs malgré l'obscur et la brûlure. *Le dedans est une île. Le noir est lumière.* J'ai su plus tard qu'il connaissait aussi la conjonction des rêves, habitant l'erg et l'oasis.

J'étais alors dans une traversée qui s'apparentait à une forme de la disparition. Mais je continuais d'écrire, je noircissais des pages entières, donnant signe et transfiguration à une mémoire déchirée. J'allumais ces brasiers dont parle le poète mais je retardais d'ouvrir les

yeux, prétextant mon insuffisance à exister. Le doute devenait un rempart pour la peur. Le temps ne se remonte pas. Il ne fait que réaliser les absences que nous accumulons en leur donnant leur poids de douleur ou leur légèreté. Si je préparais ce jour-là l'enveloppe d'un réveil, je mis des années encore à concrétiser l'élan. Pourtant les mots gravitaient définitivement vers leur maison. Ils y adviendraient un jour à eux-mêmes, livre enfin, non sans avoir auparavant frôlé des gouffres.

Sans doute avons-nous besoin du lointain pour être dans la plus grande proximité. Quand je regarde les bornes milliaires qui jalonnent le chemin du passeur, je vois qu'elles marquent un temps étrangement proche du mien. Il a commencé à écrire quand moi-même j'entrais dans l'inconnu. Puis quelques temps après, alors qu'il était dans cette sorte particulière d'*affaissement* que génère le poème quand il vous fuit, il a opéré ce renversement du silence en échange. Il a noué le dialogue dispersé entre les revenants : l'écrivain, le lecteur et l'éditeur muets. Partant des textes pour mieux y retourner en les donnant à lire, il démultipliait l'écho comme sous le préau de l'enfance les jours de pluie. Depuis il a marché plus vite que tous, précédant chacun dans sa propre solitude, y prenant part pour faire lever les voix. Il savait d'expérience que le souffle peut se tarir et qu'il doit circuler pour continuer d'une bouche à l'autre en une respiration sans fin. Les poèmes permettaient l'avancée même si la destination restait mystère, le but inaccessible. Car la présence dont il s'agit, celle que nous donnent certains livres, demeure inexplicable, et *une*, infiniment. Chacun travaille avec cette substance intouchable.

*Dire, voir, être, faire peuvent suffire.* Lui a résumé en quatre infinitifs la tâche impossible. Une oeuvre se construit dans l'innocence et la beauté de son obstination. Livré à la force du dehors et au savoir du dedans, il a établi le lien. Ouvert les mots et les doigts. Le geste était le

même. Choisir le papier, porter les rêves, ordonner les caractères sur la page, c'était une manière de donner chair à l'esprit. Dans cet accomplissement, la vie devient plus grande que la vie. L'homme est rendu à la clarté, l'archive au jour. Des passerelles strient le vide.

Nous pouvons formuler nos impuissances mais non pas renoncer à nos désirs. Nous serions alors dans la division, absolue. Un été, le voyant dans sa maison de présence, je sentis combien nous existons ensemble. Devant sa bibliothèque, je vivais avec lui la profondeur et la profusion de la rencontre. Il sortait des exemplaires, touchait leurs couvertures, les ouvrait, me les tendait comme en une seule approche et offrande. Des nourritures matérielles et spirituelles conjuraient l'absence. Poètes et peintres tissaient ces cordes de clocher à clocher dont rêvait Rimbaud. La ferveur était commune, et l'évidence. Le passeur les révélait. Quand *aimer devient source* nous comprenons la vérité. A la lumière de ses yeux et de ses mains, quelque chose rayonnait. L'énigme peut-être, et sa reconnaissance. Car éditer, c'est aussi renverser le miroir, faire de l'invisible du visible. Le fil des mots court d'un abîme à l'autre. Chacun y danse, réinventant l'équilibre. La poésie est liée au perdu. De l'acte d'écrire à celui d'éditer, on fait le parcours du vertige. De la mort à la réparation, la distance bascule dans l'étreinte.

Quand j'ai enfin cessé de dormir ou d'enterrer, j'avais tout connu du *Je ne suis rien, je ne serai jamais rien* et avais accédé au *je ne peux vouloir être rien* de Pessoa. Deux jours plus tard, le téléphone sonnait. Une voix me parlait d'une gifle reçue, de la rareté du choc, de l'attente parfois comblée. Je finis par comprendre ce qui m'arrivait : Le passeur avait voyagé sur ma ligne d'écriture. Il en avait été étourdi. Il m'expliqua qu'il voulait l'explorer, que d'autres allaient la suivre, qu'il me rappellerait. Il tint parole et fit bien plus. Il arriva chez moi un samedi d'automne. Sous ses pas, les années étaient devenues jours puis heures. L'oubli ne se répétait plus. L'après-midi entier se remplit de visages et de mots. Je cédaï au rêve qui

s'accomplissait. J'atteignais l'instant où *s'envolait le toit de la maison du langage*. La table se couvrit peu à peu de livres, de manuscrits épars, de bières, de souvenirs. La fumée de nos cigarettes effaçait la solitude. J'inscrivais un nouvel alphabet sur la porte tirée des ténèbres. Je faisais provision. Rien n'était mesuré, même le rire. Je me souviens que nous avons lu à voix haute. Nous nous étonnions du baptême. Cueillant les mots dans la langue de l'autre, ils entraient en nous, comme chez eux. La peur m'avait désertée. Elle restait dans le gris, dehors, n'ayant plus de prise pour s'accrocher. La passion prenait sa place. Portée par un grand corps, elle laissait son empreinte sur le monde. Je m'approchais, empruntant son regard, me prêtant au déchiffrement. Le sens se dessinait. Comme l'enfant qui traversait parfois la pièce, nous allions et venions dans une forme singulière de la joie. Le soir tomba sans qu'elle faiblisse. Nous avons partagé le repas. Le passeur racontait l'été. Nous riions dans la chaleur de son Midi. Sa jeunesse s'accordait avec l'accent léger, les jeans et la pétanque. La nuit et le whisky, l'Irlande, ses pubs et ses pluies entraient aussi dans la cuisine. On entendait une musique, nerveuse, un peu folle comme les boucles sur le front et le bleu sous les lunettes. La vie bougeait.

Depuis, l'ouverture s'est accomplie, le mouvement accentué. La certitude de mon désir a pris la forme des livres à la couverture blanche. L'écriture a trouvé sa page. Les poèmes leur incarnation. Des vignettes, des peintures, des photographies ont magnifié leur âme. Au cœur du temps, le passeur sauve des éclats d'éternité. Il a écrit : *Le mot silence veut répondre, je sais ce qu'il va dire*. La parole est notre inoubliable. Dans son appel, l'ange peut célébrer les noces.

